

Synonymes de Nadav Lapid

Cédric Laval

Numéro 194, mars 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93111ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

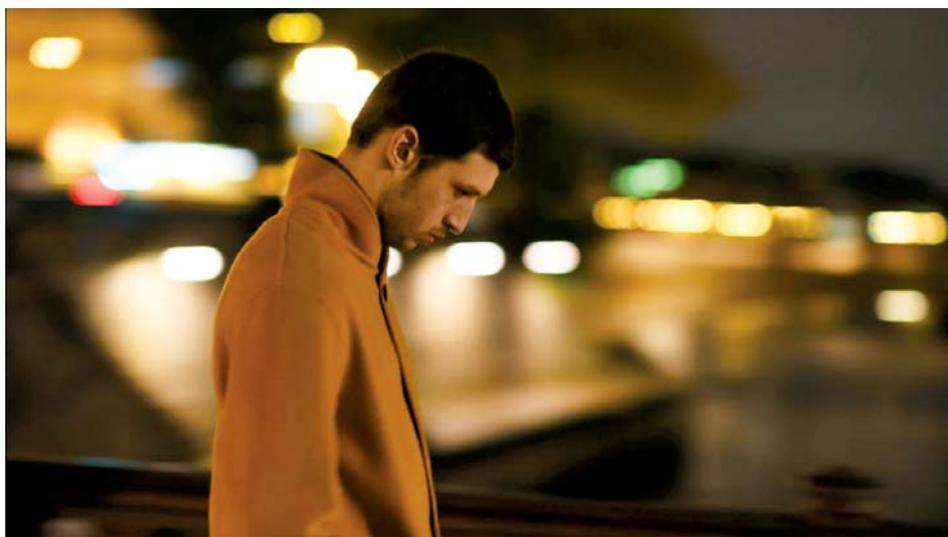
[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laval, C. (2020). Compte rendu de [Synonymes de Nadav Lapid]. *24 images*, (194), 162–163.

Synonymes de Nadav Lapid

PAR CÉDRIC LAVAL



162

Dès les premiers plans du film *Synonymes*, la caméra est nerveuse, et donne l'illusion que l'objectif épouse les perceptions d'un personnage marchant dans les rues de Paris. Puis, le personnage apparaît dans le cadre, introduisant un décalage entre les points de vue, là où l'on avait d'abord cru à leur superposition. Récurrente tout au long du film, cette fausse caméra subjective transpose, sur le plan technique, la dimension auto-fictionnelle du matériau narratif originel. Ce que vit le personnage principal (une expérience de déracinement volontaire et de fascination pour un modèle français idéalisé), le réalisateur Nadav Lapid l'a lui-même vécu après avoir quitté Israël pour venir poursuivre ses études en France. Il s'agit donc d'un film très personnel, comme en attestent la dédicace finale et la collaboration des parents du réalisateur au scénario et au montage, mais un film qui réinterprète une expérience autobiographique complexe.

Au commencement, donc, il y a Yoav, fraîchement débarqué à Paris, qui trouve refuge dans un grand appartement vide, laissé à sa disposition. Au commencement, surtout, il y a un corps nu, et ce motif est assez répété, tout au long du film, pour alerter le spectateur sur sa signification plurielle. Le corps nu de Yoav expose d'abord sa vulnérabilité au froid, au regard de l'autre, métaphore de la vulnérabilité consubstantielle à cette expérience du déracinement que vit l'exilé en terre d'accueil, pas forcément accueillante... Le corps nu de Yoav, recroquevillé dans la baignoire, est aussi symbole

d'une renaissance, qui passe par le rejet ostentatoire de son ancienne identité israélienne, dont il répudie la langue. Le couple de bobos parisiens qui viennent à son secours, Émile et Caroline, sera le vecteur principal de cette renaissance, en habillant ce corps nu, et en l'aimant. Car le corps nu de Yoav est surtout montré comme un catalyseur du désir, qu'il soit féminin ou masculin (la tension homo érotique est évidente dans de nombreuses scènes). Le corps nu de Yoav est enfin un champ de combat, où la masculinité triomphante du mâle israélien est humiliée lors d'une séance photo éprouvante, au cours de laquelle il déroge à sa volonté de ne plus parler hébreu. Cette prolifération du motif de la nudité ainsi que l'ambiguïté du discours qui l'accompagne dérangent et fascinent à la fois, à l'image d'un film qui ne se laisse pas aimer facilement. L'exercice est réfléchi, sa sincérité ne peut être mise en doute; mais certaines scènes ou dialogues cryptiques rejettent parfois le spectateur hors d'un système autarcique, qui résiste au réalisme aussi bien qu'à la métaphore transparente.

Une des clés qui permettrait de mieux appréhender le film consiste à le saisir à travers le prisme du conte philosophique. Yoav est un Candide des temps modernes, page blanche (corps nu) sur lequel viennent s'inscrire les expériences du monde. Il regarde, avec une insatiable curiosité, tout ce qui l'entoure; il apprend de ce qu'il observe, il est tantôt passif, tantôt poussé à l'action par l'indignation. Les ruptures de ton présentes dans le film s'acceptent mieux si on les aborde sous le régime du conte philosophique: les scènes burlesques alternent avec d'autres, plus malaisantes, et d'autres encore, d'un lyrisme amoureux totalement assumé. Similaire, enfin, au conte philosophique est cette ambiguïté morale du dénouement, initié par une diatribe pleine de conviction et en même temps teintée par un irrépressible sentiment de désillusion, comme si l'ultime étape de l'apprentissage à travers lequel est passé Yoav ne pouvait être que celle de son échec: le discours laïc de la République n'est pas parvenu à intégrer cet Autre, en rupture de ban avec sa société d'origine.

Car ce qui reste, au final, de ce périple initiatique, au-delà de l'irritation produite par les zones obscures du discours, c'est cette énergie filmique qui se résout en rage impuissante. Les linguistes savent que la synonymie s'apparente à la quête d'une impossible concordance entre un terme et un autre. Le titre du film s'offre alors comme une ultime clé, permettant de mieux comprendre l'échec programmé de Yoav. Un grand nombre de scènes se passent sur un pont, comme si cet espace suspendu était aussi celui d'une promesse, celle que quelque chose va être franchi, qui permettra d'accéder à un avenir meilleur. Mais il s'agit d'une promesse trompeuse: Yoav n'accèdera jamais à cette concordance avec l'autre, avec cet insaisissable synonyme, et devra accepter de composer avec son identité éclatée, dans une douloureuse solitude. Au bout du pont, l'attend une porte close, heurtée en vain par son épaule.

France, Israël, Allemagne 2019 | Ré. Nadav Lapid | Scé. Nadav Lapid, Haim Lapid | Ph. Shai Goldman | Mont. Neta Braun, Era Lapid, François Gédigier | Son Marina Kertez, Sandy Notarianni, Christophe Vingtrinier | Int. Tom Mercier, Louise Chevillotte, Quentin Dolmaire | 123 minutes | Dist. Le Cinéma du Parc